

René Monami

Psychologue clinicien

Aux sources de la violence

« *Je suis né pour tuer...* », me dit l'un, « *faire du mal, ça me fait plaisir...* », me dit un autre. Autant de paroles qui résonnent au cœur des consultations psychothérapeutiques, qui interrogent sur la nature humaine à laquelle il serait rassurant d'attribuer de « bons sentiments naturels » à la manière de Jean-Jacques Rousseau. Les différentes traditions culturelles et culturelles mettent en évidence, avec force de représentations, cette double partition entre bon et mauvais, bien et mal, s'appuyant sur une instance morale qui implique un minimum de structuration. En effet, qu'en est-il sur le plan psychique, et quelles indications pouvons-nous dégager dans cette réflexion autour de la violence ¹ ?

Sur le plan étymologique, le terme « violence » vient du latin *violencia* signifiant « vouloir » et découlant du grec *bía* signifiant « la force vitale », « la contrainte ».

Petit détour rapide du côté de la mythologie : Bia, la violence, accompagne toujours le dieu des dieux, Zeus. Son père est le géant Pallas, sa mère le fleuve des enfers (le Stix), sa sœur Niké (la victoire) et ses frères Zelos (l'ardeur) et Cratos (le pouvoir)... voilà une étrange famille de représentations de divinités, de manifestations de l'humain dans son devenir.

Les formes de violence sont multiples et, aujourd'hui, ce terme semble manifestement être associé à d'autres termes de manière générique. Que les violences soient insidieuses, verbales, physiques, à l'échelle d'individus, de groupes ou de masses, elles nous touchent comme si elles touchaient une part de nous dans nos réactions vives lorsque nous apprenons un événement. Il me semble important de préciser que mon propos ne tend pas à « psychologiser » la violence, mais à m'inspirer de la psychologie comme science humaine de la psyché, afin d'en éclairer quelques rouages et mécanismes proprement humains.

Nous n'allons pas reprendre la psychogenèse de l'individu sur le plan développemental à travers les

1. Ce texte est tiré d'une intervention dans le cadre du séminaire « De la violence fondamentale à la violence totale : outils de compréhension et contre-discours » du 24 novembre 2017 (préfecture de Colmar).

différents stades (pulsionnel, intellectuel, émotionnel...), mais poser le curseur sur quelques points qui peuvent nous éclairer sur la dynamique de la violence.

La violence naturelle

L'étude de la nature humaine dans sa profondeur nous pousse à considérer cette polarité de la personne que nous retrouvons dans sa forme universelle, mais qui se déploie de manière plurielle dans la diversité des manifestations du vivant. Chaque individu a sa singularité et un fond d'universalité, et c'est à cette dimension d'universalité, d'origine d'une force, d'une poussée, que nous nous attacherons, afin de considérer quelques indications concernant la violence.

Pour cela, nous nous appuyerons sur l'ouvrage de Jean Bergeret, *La Violence fondamentale* (1984), dans lequel il répertorie et étudie, au filtre de son hypothèse, quelques auteurs qui se sont attardés sur cette question de la violence.

Commençons avec Ives Hendrick qui, en 1943, parle d'« énergie libidinale », postulant une dynamique de domination de l'environnement avant même la maturation psycho-affective, tout en évoquant une carence des mouvements intégratifs (relevant potentiellement du pathologique). Pour lui, la base psychobiologique est liée aux fonctions sensori-motrices. Aussi, cet instinct serait intégré au service du Moi et des pulsions sexuelles secondaires. Ce lien entre violence instinctuelle et pulsion sexuelle nous intéresse dans notre clinique où la question de la violence se manifestant sous différents jours semble trouver des ressorts communs. Dans son étude, il différencie la tendance fondamentale du côté de l'énergie potentielle et les pulsions sexuelles du côté du symptôme vectoriel régulant le fonctionnement psychique. Dans ce sens, le devenir de cette énergie potentielle évolue pour le sujet vers une intégration qui trouve des points de fixation libidinaux peu ou difficilement dépassables en raison des conditions de vie ou de la manière de les vivre dès les premières semaines et mois. Ce devenir de l'énergie potentielle déploie une graduation de la violence à l'agression, du non intégré et inélaborable à la vectorisation d'une modalité d'agir à l'acte adressé.

René Diatkine, en 1964, parle d'« instinct autonome agressif » lié à l'instinct du moi et de la libido. Bien qu'il nous importe de conserver cette différenciation entre agression et violence, il semble que son travail porte sur ce moment où cette énergie potentielle est orientée ou vectorisée. En effet, pour lui, les fantasmes agressifs et les peurs d'être agressé seraient de même nature, or, à ce stade, un processus d'intégration a déjà pu être à l'œuvre, formant une représentation pour être refoulée ou pour lentement émerger à nouveau à la conscience. Ce qui est intéressant, c'est cette double

face d'une même pièce, cette double face de l'énergie potentielle où, s'arrachant à la fusion corporelle, elle vit les circonstances dans une constante nécessité d'intégration dans sa richesse de modalité ; archaïque jusqu'à celles plus élaborées.

Jean Laplanche, en 1970, considère la sexualité comme s'étayant sur une fonction primitive essentielle à la vie avant de connaître un véritable objet libidinal. Pour parvenir à la pulsion au sens propre, à la sexualité, il faut un mouvement qui dévie l'instinct, qui « métaphorise » son but, qui déploie et intériorise son objet et qui concentre sa source sur une zone érogène. Cette clarté de la dialectique entre instinct et pulsion rejoint ce moment qui nous importe de considérer quant à cette alchimie de l'intégration de l'énergie potentielle, dont la violence est partie constituante. Quelles sont les conditions de vie ou conditions créées de l'intériorisation d'un objet ? Quelles sont les conditions de l'intégration de cette énergie potentielle et est-ce que nos accompagnements contribuent aux conditions à ce devenir ?

Dans la même période, Heinz Kohut (1971), étudiant la relation entre narcissisme et agression, parle de « rage narcissique » qui aurait encore un potentiel réparateur. En revanche, si les troubles de la relation à l'autre s'avèrent trop importants, le risque du passage à l'acte reste présent. Nous pouvons noter cette place de la relation à l'autre qui n'a eu de cesse d'être théorisée et élaborée, indiquant par là ce point nodal entre soi et l'autre, soi et l'extérieur toujours en tension et qui nous pousse à cette quête d'un équilibre pour exister et vivre ensemble. « L'animal social » dont nous parlait Aristote est un pari quotidien et un travail quotidien.

Quant à André Green (1980), il évoque un « dynamisme narcissique » où il existe un moment où aucune différence n'est possible entre moi et l'objet, là où amour et destruction affectent d'un même mouvement le moi et l'objet. Serions-nous là aux frontières de l'émergence du narcissisme où cette indifférenciation entre soi et l'autre est encore passablement présente ? Nos consultations avec certains patients nous renvoient à la fragilité narcissique de cette zone peu structurée et instable.

Pour beaucoup d'auteurs, il existe une agressivité primaire originelle et assez universelle peu spécifique et une agressivité secondaire faisant entrer en jeu la dimension relationnelle. Il serait manifestement aisé si le *continuum* entre la violence fondamentale et l'agressivité se manifestait de manière régulière et stable. Or, les troubles psychiques et psychiatriques nous enseignent quotidiennement la discontinuité de ces processus d'intégration, parfois par touche, partielle, souvent fragile face aux conditions de la vie des personnes. Les manifestations de violence d'une personne que nous pourrions qualifier de « psychopathe », celles d'une violence clastique hors norme et ponctuelle, celles en prise à différentes hallucinations, nous renvoient à de l'impensable

et de l'incompréhensible, tout du moins avant que nous y en ayons adjoint une représentation et nous confrontent à cette frontière d'une violence fondamentale, d'une décharge de l'énergie potentielle sans mesure, comme si une fenêtre du fond de soi s'était ouverte et que l'énergie non intégrée se déchargerait. À l'instar des travaux psychologiques et psychanalytiques qui ont mis en évidence cette agressivité primaire originelle aux frontières de son intégration pour le petit d'homme, les travaux en éthologie ne manquent pas de nous éclairer sur cette question. Konrad Lorenz parle d'une « impulsion d'agression de base » indispensable au maintien du sujet, voire de l'espèce. Il différencie une « agressivité interspécifique », écrit Jean Bergeret (1984), qui serait une lutte pour la vie entre sujet d'espèces différentes (l'animal tuant sans hostilité, pour assurer sa seule survie très générale, renvoyant au mode de violence fondamentale) et une « agressivité intraspécifique » concernant des sujets reconnus entre eux comme appartenant à la même espèce, renvoyant au mode d'agressivité relationnelle.

Jean Bergeret s'appuie sur Jacques Ruffié, postulant le développement du psychisme en deux temps : le premier temps serait un mouvement quantitatif dans cette énergie potentielle délivrant la violence fondamentale, et le second temps serait un mouvement qualitatif de nature à modifier les forces d'investissement antérieures. Cela, de manière ontogénétique, lié aux expériences environnementales et dans une dynamique relationnelle où l'énergie et la pulsion seraient liées. Nous avons saisi que cette violence fondamentale ne se réduit pas aux différents cas particuliers d'agressivité, quels qu'en soient les modes d'expression, ni à la seule régression libidinale, mais trouve son origine dans l'universalité du vivant. Elle se situe en deçà des représentations objectales et, de fait, est en deçà de l'objet sexuel. Elle imposerait plutôt une forme de « lui ou moi » vécue physiquement, de manière perceptive si l'on peut dire, mais qui ne constitue pas encore une représentation claire. Ce mode d'autoconservation reste un noyau dynamique qui cherche à s'intégrer et à s'harmoniser dans le devenir d'une personne.

Quel rapport entretient la violence avec la vie et la mort ?

Lorsque nous parlons de « violence », nous ne pouvons faire l'économie de ce à quoi elle renvoie du rapport à la vie et à la mort. Cette frontière ou ce passage entre la vie et la mort interroge et postule des états d'être pour le sujet, auxquels il a à faire durant sa vie.

Les approches psychologiques évoquent la dimension d'angoisse présente en chacun comme une lame de fond se manifestant sous différentes formes et symptômes. Cette peur de l'annihilation touche à la vie et à la mort, qui est une question essentielle, mais qui est surtout un vécu et, en ce

sens, ce que nous faisons avec cette énergie de vie et de mort.

De son côté, Karlfried G. Dürckheim évoquait la personne comme étant traversée par trois grandes détresses dans son existence : la peur de l'annihilation et de la mort, la perte de sens et la confrontation à l'absurde et, enfin, le vécu de solitude extrême.

Tobie Nathan, pour sa part, à l'instar du concept d'angoisse, postule les concepts de terreur et de frayeur, la terreur renvoyant à un phénomène plus archaïque (ne relevant pas de l'émotion), une paralysie figeant l'âme et le corps, et la frayeur « *s'abattant comme la foudre, laissant le corps sans désir, quasi mécanique* » (Nathan, 2017).

Dans un abord psychodynamique, les chercheurs s'appuient sur le concept de pulsion qui renvoie à un processus dynamique consistant en une poussée qui fait tendre l'organisme vers un but. On peut parler de « charge énergétique » ou de « facteur de motricité », comme nous le rappelle Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis (1967). En effet, selon Sigmund Freud qui a longuement conceptualisé cette question, la pulsion prend sa source dans une excitation corporelle à la manière d'un état de tension, dont le but est de baisser, voire de supprimer, cet état de tension qui règne à la source pulsionnelle. Dans le même temps, c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but. Dans son analyse de la dynamique pulsionnelle, Sigmund Freud a pu concevoir la notion de pulsion de mort par opposition à la pulsion de vie.

La pulsion de mort renvoie à une forme de pulsion d'agressivité orientée vers l'extérieur et tendant à la destruction de l'objet, mais elle peut aussi être tournée vers l'intérieur, tendant à la réduction de la tension. La pulsion de vie tend à regrouper aussi les pulsions d'autoconservation liées aux besoins corporels fondamentaux à la conservation de la vie, puis englobe les pulsions sexuelles dans cette énergie de pulsion de vie.

Nous pouvons noter que ce concept de pulsion prolonge cette énergie primordiale qui cherche à se vectoriser pour devenir une forme vivante régie dans une organisation ordonnée et formant une unité. Nous évoquions plus haut la dimension de l'instinct, la violence instinctuelle, qui, dans son déploiement, produit une énergie pulsionnelle réagissant à sa poussée de manière archaïque tout en l'orientant.

À la lumière de cette conceptualisation de la pulsion qui, de manière transversale, dans les travaux analytiques est restée définie comme une réaction à une tension, il nous apparaît que cette tension serait de l'ordre de cette énergie ou violence instinctuelle. Elle se situe encore en deçà de la pulsion et est constitutive du corps. En effet, lorsque nous évoquons une violence, le discours ne manque pas de nous le rappeler, le mot « corps » est rapidement présent dans les descriptions : « *Le nombre de corps...* », « *Les corps démembrés...* », « *Le corps étendu...* », « *La disparition du corps...*

» À l'instar des agressions qui, elles, nomment l'agresseur : « *Elle a été agressée par...* », « *La police a été agressée par...* »

La violence est au plus proche de la vie et de la mort, elle entretient ce rapport intime avec cette frontière, où il n'y a plus d'autre alternative, droite ou gauche, haut ou bas, lui ou moi, vie ou mort... Notre expérience avec la clinique nous le montre au quotidien, la marge de manœuvre en entretien pour ouvrir le discours vers autre chose, pour le déploiement d'un récit, une histoire, allant vers des représentations est une gageure.

Du corps en tension

« *Parler du Soi, c'est introduire le vécu corporel* », rappelle Claude Balier (1988). La place du corps est primordiale dans la mesure où nous ne sommes pas encore dans le registre de la représentation et de la conceptualisation. La notion de besoin semble encore primer dans le rapport à la tension vécue. J. Reid Meloy (1988), dans son essai *Les Psychopathes*, évoque le fait que « *les origines développementales des relations d'objets narcissiques, et en particulier de la psychopathie, ne peuvent être comprises sans différencier entre formation du concept et du percept* ». Il précise que la perception est une activité primaire, immédiate, subjective et bimodale qui organise les impulsions intéroceptives et extéroceptives sensori-neurales et la barrière de contact entre les deux. Cela n'est pas sans nous rappeler le concept de « moi-peau » de Didier Anzieu (1985). J. Reid Meloy rappelle dans le même temps que la formation du percept précède celle du concept tant du point de vue du développement que de celui de la phénoménologie.

L'acte impulsif précède la potentialité de penser, le corps est agi par cette tension et elle peut être décuplée et l'acte rationalisé *a posteriori* par des représentations ou des constructions mentales interprétatives, empruntées et-ou bancales quant au rapport à la réalité.

Par ailleurs, la « position dépressive », comme a pu le souligner Melanie Klein, qui, dès les premiers mois (quatre mois) constitue une dimension du sujet qui, naturellement surmontée au cours de la première année, restera toutefois en constant remaniement dans le devenir de la personne. En ce sens, il me semble que cette place de l'humeur dans ce qu'elle peut renvoyer à cette position dépressive primitive se pose comme un indicateur important dans le rapport à cette énergie fondamentale qui peut se réorienter dans le sens de la violence.

Du fantasme à sa réalisation

Que pouvons-nous entendre sous le terme « fantasme » ? Il est utilisé pour désigner quantité de représentations qui sont véhiculées dans le champ social. En ce qui nous concerne, nous reviendrons à son acception théorisée par le courant analytique. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis (1967) le définissent ainsi : « *Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de manière plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.* » L'analyse de ce dernier permettrait de remonter à des modèles de fantasmes originaires que Sigmund Freud rattachait au patrimoine transmis phylogénétiquement et qui se retrouverait universellement chez l'individu. Différentes structures fantasmatiques typiques se dégagent autour de la vie intra-utérine, de la scène originaire, de la castration et de la séduction.

Le fantasme originaire violent se rapporterait à l'autoconservation, lui ou moi. Une loi de la vie précède la loi de l'amour. Le fantasme considéré comme un mécanisme de défense aurait vocation à protéger le sujet de sa réalisation par l'accès à des protoreprésentations portées par les mythes, canalisées lors de rituels (sacrifices) ou réalisées dans des cadres précis (exécution) ou des représentations conscientes émergeant par la maturation du sujet dans un processus d'individuation.

Le meurtre du père, le meurtre de l'enfant, parricide, infanticide, constituent des fantasmes qui touchent à cette dimension de l'autoconservation, moi ou l'autre, un paradoxe du rapport à l'existence.

La violence fondamentale aux sources de chaque être porte et transmet cet héritage phylogénétique qui n'a de cesse à tendre vers la culture et l'humanisation. Les carences et défauts d'intégration conduiront à la potentialité de réalisation de ce fantasme ou de ce qui est à sa source.

Le « soi grandiose »

Avant de poursuivre avec cette question de l'intégration de la violence, il me semblait important d'évoquer une autre indication quant à cette réflexion sur la violence concernant cette dimension de « soi grandiose » que postule Otto F. Kernberg, en 1976. L'auteur associe à cette théorie de la personnalité narcissique une dimension de « soi grandiose pathologique ». Pour lui ce soi grandiose est condensé au Moi lors du développement et est composé d'un soi réel, un soi idéal (percept de soi compensatoire par rapport à des frustrations), objet idéal entretenu dans l'esprit par des images perceptives valorisantes contrastant avec les comportements réels des parents (Kernberg, évoqué *in* Reid Meloy, 1988).

Pour J. Reid Meloy (1988), ce « soi grandiose » serait plutôt une structure de la personnalité (inconsciente) et non une sous-structure du Moi et ne serait accessible que par le contenu de ses représentations, mais non en tant que structure, il forme un état affectif et non une imagination intérieure omnisciente et omnipotente (consciente).

Pour Otto Kernberg (1976), « *les images idéalisées de l'objet au lieu d'être intégrées normalement dans le Moi idéal et en tant que telles dans le Surmoi, sont condensées dans le concept de soi. Il en résulte une carence*

d'intégration du Surmoi, les frontières Moi-Surmoi sont estompées dans certains domaines et les aspects inacceptables du soi réel sont dissociés et-ou refoulés, en combinaison avec une importante dévalorisation

dévastatrice des objets externes et de leurs représentations. Ainsi, le monde intrapsychique de ces patients est peuplé uniquement de leur propre soi grandiose, par des images dévalorisées et fantomatiques de soi et des autres, et par des persécuteurs potentiels, qui représentent les persécuteurs sadiques et non intégrés du Surmoi, ainsi que des images d'objets primitifs et déformés sur lesquelles a été projeté un sadisme oral intense. Il faut souligner encore une fois que ces phénomènes se développent à un moment où le soi et les images d'objet ont été suffisamment différenciés l'un des autres pour assurer au Moi des frontières stables, de sorte que la condensation pathologique se produit après l'achèvement du stade de développement qui distingue les structures psychotiques des structures non psychotiques » (cité in Reid Meloy, 1988).

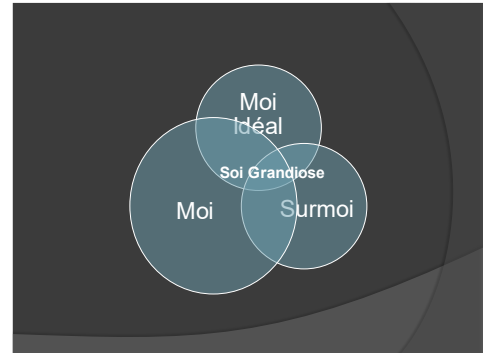


Figure 1. Représentation de la dynamique du soi grandiose.

Filiations et appartenances

Une autre indication à souligner autour de cette dynamique de la violence est le rapport aux attachements. En effet, la perte des attachements qui s'inscrit dans le parcours des personnes de manière transgénérationnelle, qu'il s'agisse de leur histoire, de leurs ancêtres, de leurs parents, de leur appartenance culturelle, culturelle et-ou sociale, constitue des fragilités. Le petit d'homme naît avec un patrimoine phylogénétique, la parole, les récits qui constituent des potentialités d'attachement et de sens à cette existence en devenir. Dans

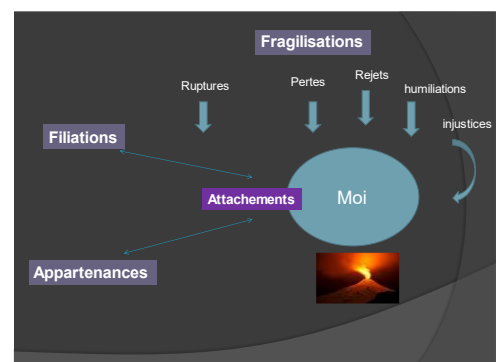


Figure 2. Dynamique du moi dans son rapport à la violence.

Les Âmes errantes, Tobie Nathan (2017) reprend nombre de récit de jeunes qui sont captivés, fascinés, par la proposition d'un destin de violence radicale au nom d'une cause, scénario d'un destin qui vient se loger dans ces interstices ayant produit une rupture de nom, d'identité, d'humanité à leur histoire. La mise en suspens de l'identité, la rupture avec la source, signe cette fragilité.

Or, pour Tobie Nathan, « *l'origine n'est pas instinct, mais tout à la fois connaissance et volonté* », écrit-il. Aussi, être actif dans sa relation aux autres définit cette recherche du jaillissement de la source. Il me semble toutefois qu'il ne faut pas opposer l'instinct à la connaissance et à la volonté, mais que ce sont des aspects qui se potentialisent et s'orientent dans un sens entre la force vitale du corps et les représentations et leurs identifications. En consultation, nous entendons, bien souvent, le récit de pertes significatives pour la personne, de vécus de rejets douloureux, des humiliations qui continuent à ronger, des injustices, des paroles de dévalorisation qui entament le sujet, autant de gouttes de poison qui fissurent une personnalité et préparent insidieusement l'irruption du volcan de la violence. « *Toute violence est une forme d'injustice* », rappelle Thich Nhât Hanh (2016).

Cela renvoie à la perte, à l'absence ou au non-représenté, autant dans le temps de vie du sujet que dans cette trame de la filiation que constituent les générations. En effet, il est noté que des ruptures radicales dans le lien de filiation mettent en suspens le rapport à l'identité. L'impossibilité de rétablir un lien dissous peut conduire à faire l'impasse sur son histoire. Aussi, comme l'écrit Tobie Nathan, « *la perte des attachements produit des fidélités fanatiques* ».

Dans ce *continuum* entre corps et représentations, un travail s'opère, celui de lier les énergies, celui d'intégrer cette énergie fondamentale.

Intégration de la violence

Comme nous avons pu le voir plus haut, la violence instinctuelle qui participe de l'origine de l'être est mise à l'œuvre d'un travail corporel, pulsionnel et psychique qui, au départ, est bien antérieur à l'imaginaire et aux représentations que nous prêtons à la violence. Nous pouvons noter différents mouvements qui tendent à l'intégration de la violence formant une dynamique complexe qu'est le petit d'homme.

Dans son ouvrage *Les Psychopathes*, J. Reid Meloy parlera d'« échec d'internalisation » très tôt chez l'enfant confronté à un environnement sensori-perceptif. Pour l'auteur, le caractère doux ou dur vécu dans les sensations conditionnerait une forme de méfiance organismique qui ne permettrait

que difficilement l'internalisation de ces perceptions. Pour Heinz Hartmann (1939), « *le processus d'internalisation serait un transfert évolutionniste et phylogénétique de mécanismes fonctionnels et régulateurs du monde externe vers le monde interne de l'organisme* » (cité in Reid Meloy, 1988). Par ailleurs, pour R. Murray Schafer (1968), cette dimension d'internalisation correspond à un « *processus par lequel le sujet transforme les interactions régulatrices réelles ou imaginaires avec son environnement et les caractéristiques réelles ou imaginaires de son environnement, en règles et caractéristiques internes* » (cité in Reid Meloy, 1988).

D'autres auteurs pourront aussi parler d'« incorporation », parfois considérée comme l'ancêtre de l'empathie, aussi les défauts précoces d'incorporation préparent-ils le terrain aux défauts et distorsions d'internalisation et à sa double expression d'identification et d'introjection. Chez l'enfant, dès les premiers mois, l'incorporation consiste en un processus primaire d'idéation spécifique où faire entrer un objet réel par la bouche a pu être théorisé comme désir primitif d'introjecter l'autre à l'intérieur de soi, impliquant une modification de soi dans l'union avec la partie de l'objet perçu et conduisant au processus d'identification. Dans ce sens, la prédominance « d'objet dur », vécu comme tel, peut entraîner un défaut d'incorporation.

Monsieur B raconte son parcours : pris dès l'enfance dans les maltraitances et les violences, pour lui c'est normal, l'émotion est quelque chose qu'il ne comprend pas, et l'autre est un être / objet qui doit lui apporter quelque chose, un bénéfice immédiat. Il cherche la douleur et le mal qui lui font plaisir. « *C'est parce qu'il était gentil que je l'ai tué... ça me fait plaisir quand l'autre souffre* », dit-il. Rappelons que les premières proto-représentations objectales ne peuvent concerner exclusivement, ni d'emblée, un objet sexuel ou sexuellement rival ; le premier objet est rival au sens narcissique le plus primitif, il impose la loi du « lui ou moi ». C'est la vie qui est en question et pas encore l'amour, la dynamique est essentiellement d'autoconservation.

Dans le registre de l'identification, Jean Bergeret (1984) souligne que c'est un moyen de défense peu coûteux lorsqu'elle se présente sous la forme de l'identification à l'agresseur, théorisée par Sandor Ferenczi, et que nous retrouvons sous les termes de « syndrome de Stockholm » sous la plume de Nils Bejerot, en 1973.

La liaison et la déliaison sont des mouvements constants d'intégration ou de non-intégration de cette violence fondamentale, travail opéré dans le corps, qui se vivent entre tension et détente. Soulignons que la tension et la détente, l'équilibre entre la tension et la détente, est une forme de baromètre du processus de liaison et que l'excès de tension et l'excès de détente signeraient un aspect de la déliaison. Dans la clinique de l'enfant, les observations concernant la tension du bébé, parmi d'autres indicateurs, éveillent l'attention du clinicien. Les difficultés d'intégration des

événements touchant les sens (toucher, ouïe, vue, odorat, goût) dans l'environnement proche de l'enfant laisse cette énergie potentielle flottante, non intégrée et ne permettant pas à cet être de structurer et d'ordonner les expériences de son rapport à la réalité vécue. Or, ces énergies potentielles au fil des années tendront à s'intégrer avec les différents moyens que mobiliseront les processus de développement, bien que certaines resteront flottantes, inintégrables, inconscientes et dans l'ombre avec le risque de surgir au détour de l'existence.

Une autre modalité d'intégration de la violence fondamentale consiste en la vectorisation de cette dernière, c'est-à-dire que le contexte ou le cadre permet son expression de manière humainement et socialement admissible. Citons, au passage, certains sports extrêmes de combat, les mises à mort et les guerres, par exemple. Cette vectorisation dans le cadre familial sera aussi une capacité de tolérer des crises violentes de l'enfant qui, parfois, au fil des répétitions et de la manière d'y répondre et de les accueillir, permettent d'intégrer partiellement cette violence.

La sublimation, dans un registre plus élaboré, correspond à un autre mode d'intégration qui, tout au long de la vie, est à l'œuvre. À ce stade, le devenir de la violence fondamentale a pu, pour une part, se transformer et advenir à de la pulsion. En effet, nous sommes confrontés à la réalité externe et à celle interne en constant mouvement et nous tendons à

la recherche d'un équilibre qui nécessite de métaboliser ce que nous rencontrons comme

événements, quelles qu'en soient leurs teneurs (heureux ou malheureux pour faire simple), ce qui ne manque pas de nous toucher et, parfois, d'activer ces énergies potentielles non intégrées restées inconscientes ou préconscientes. Rappelons que la sublimation est un processus postulé par Sigmund Freud, « *pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la sexualité, mais qui trouvent leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle. Il a décrit comme activités de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle. La pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés* » (Laplanche, Pontalis, 1967). Nous comptons bon nombre d'activités à l'hôpital ou en prison qui prennent appui sur cette dynamique, mais qui nécessitent toutefois d'avoir pu mobiliser différents moyens d'intégration de la violence. Cela me rappelle Monsieur D qui, artiste-peintre au demeurant, dans le cadre d'une activité, produisait un objet pour

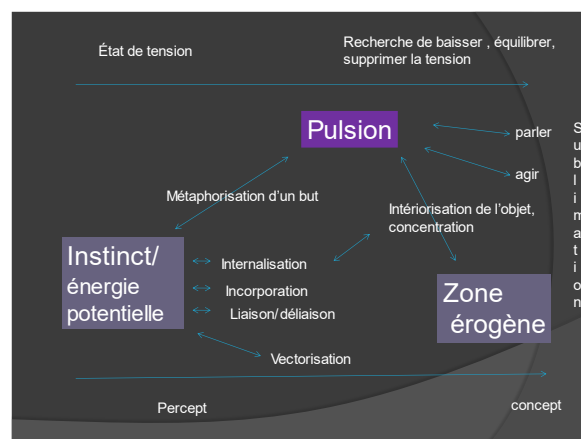


Figure 3. De l'énergie vitale et pulsionnelle à la sublimation.

finir par le détruire, voire quitter l'activité dans un moment de crise. Les vécus corporels, dont il témoignait, et ceux persécutifs, dont il parlait, faisaient état d'une incapacité d'intégrer cette violence qui le dépassait et qu'il mobilisait à la fois dans ces moments dissociés et éclatés.

Pour conclure

J'ai tenté, dans cet article, de mettre le curseur sur ce qui me semblait important quant à ce qui tire son origine dans le rapport à la violence et ses différentes voies d'intégration tout au long du devenir soi, individu responsable dans une société. De la violence fondamentale, de cette énergie potentielle à sa transformation la plus humanisante, le chemin est parsemé d'écueils. Dès le plus jeune âge, ce travail de métabolisation et d'intégration est à l'œuvre, comme nous avons pu le voir, et n'a de cesse de tendre vers ce qui est le devenir soi. Les difficultés que rencontre le sujet dans ce processus loin d'être linéaire et unidimensionnel peuvent mener au symptôme ou au recours à l'acte. Quelles sont ces loges d'énergie potentielle enfouies en l'individu qui peuvent, à un moment de l'existence, jaillir de manière incontrôlée ? Cette part d'ombre de chacun, cette dimension de l'inconscient, ne demande qu'à être connue, partant de l'énergie originelle à la pulsion, puis à la représentation pour se réaliser dans une action créatrice et humaine.

La violence non intégrée trouve ses racines dans les peurs, l'incompréhension, la colère et la haine. Aussi, la présence, l'écoute, la pensée, la parole et l'action constituent-elles des voies de vectorisation humaines et sociales vers la sublimation.

Bibliographie

Anzieu D., 1985, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 2023.

Balier C., 1988, *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF, 2003.

Bergeret J., 1984, *La Violence fondamentale*, Paris, Dunod, 2014.

Laplanche J., Pontalis J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2013.

Nathan T., 2017, *Les Âmes errantes*, Paris, L'Iconoclaste.

Reid Meloy J., 1988, *Les Psychopathes. Essai de psychopathologie dynamique*, Paris, Frison Roche, 2000.

Ricard M., 2013, *Plaidoyer pour l'altruisme*, Paris, NiL.

Roy O., 2016, *Le Djihad et la mort*, Paris, Le Seuil, 2016.

Thich Nhât Hanh, 2016, *Apaiser l'esprit face à la violence*, Paris, Le courrier du livre.